

elle versait des pleurs, pendant que l'image de son fils paraissait lui sourire.

Le timbre de la pendule, qui sonnait dix heures, la tira de sa rêverie.

“ Sophie est en retard, ” se dit-elle. Au même instant la porte s'ouvrit, et Sophie, la vieille femme de chambre, entra.

“ Je demande pardon à Madame, dit-elle aussitôt : je me suis un peu oubliée chez ma cousine, et je ne pensais pas qu'il fût si tard. ”

Madame de Villeraye ne répondit rien, et commença à se déshabiller. Au bout d'un moment, elle dit avec douceur : “ Il n'est rien arrivé de fâcheux à votre cousine, Sophie ? ”

— Non, Madame, Dieu merci, rien de fâcheux, pour la santé du moins ; mais dans les affaires il y a toujours des tracas. ”

Et, tout en pliant les vêtements de madame de Villeraye et en rangeant la chambre, Sophie continua avec volubilité : “ Madame sait que ma cousine tient un magasin de jouets ? Nous approchons des étrennes, et elle avait commandé une quantité de petits habillements de poupées à une de ses ouvrières, une femme bien honnête, bien habile : mais rien ne se faisait, rien ne s'achevait. Ma cousine, bien inquiète et bien fâchée, est allée chez l'ouvrière... Ah ! Madame, quel tableau ! la femme et le mari étaient malades d'une fièvre typhoïde : le mari l'avait gagnée en soignant sa femme ; deux petits enfants criaient la faim ; l'aîné avait dû quitter son travail pour servir ses parents et garder son frère et sa sœur. La maison était au pillage, car ces pauvres gens avaient tout vendu pour s'aider à vivre, pour ne pas mourir ; mais il n'y avait plus rien à vendre ni à engager, et ils étaient là, sans feu, sans nourriture et malade..... de si braves gens ! Ma cousine a repris sa commande, mais elle a laissé un petit quelque chose ; elle n'est pas riche, la bonne femme, mais elle a bon cœur... ”

Madame de Villeraye écoutait ce babillage avec attention.

(A Continuer)